

IUFM de l'académie d'Orléans-Tours
Formation de formateurs
« Enseigner le fait religieux »
22 septembre et 6 octobre 2004

**« La prise en compte de l'enseignement du fait religieux
dans l'enseignement public et laïc »**

(22 septembre 2004)

Maurice Sachot (professeur de Sciences de l'Éducation à l'Université de Strasbourg) ¹.

On introduit le fait religieux au moment où les religions posent problème dans la société. De même, la laïcité et la sécularisation posent problème pour les religions. De plus, certains, comme Jean-Paul Wilhem ², affirment que la laïcité est la religion de la République, une religion civile. Il y a donc besoin d'un éclaircissement dans ce brouillage des codes.

Quelle doit être la position de l'enseignant ?

L'enseignant doit être en position de questionnement : ce n'est pas parce qu'on n'a pas la réponse qu'on doit pour autant accepter une réponse toute faite, qu'elle soit religieuse, politique ou savante. Une réponse donnée par une autorité quelle qu'elle soit n'a pas à être acceptée dans l'enseignement laïc.

Les sciences amènent au fait et, quand on connaît le fait, on ne revient plus sur les théories qui y ont mené. Par exemple, on sait que la composition moléculaire de l'eau est H₂O mais on ne revient pas sur les théories qu'on a élaborées sur la composition de la matière. En revanche, en sciences humaines, la démarche est inverse : on part d'un fait puis on recherche les théories qui permettent d'expliquer le fait ; on s'interroge sur le fait. Il ne faut donc pas hésiter à dire : « Je ne détiens pas la vérité mais le but de l'école est de s'interroger. » Toute définition est réductrice et si on en donne une, c'est une réponse idéologique. La vérité est toujours dépendante de l'énonciation.

Pour répondre à la question du fait religieux, on est obligé de faire appel à plusieurs disciplines car chacune n'aborde le fait que d'un point de vue forcément réducteur. Le jugement qui s'énonce n'est pas la somme de ce qu'il représente. Le jugement est toujours une affaire personnelle

L'enseignant n'est pas celui qui sait, c'est celui qui mène à l'interrogation. Le savoir du savant ne doit pas être aliénante (comme le montre par exemple la figure du sociologue mise en avant par Pierre Bourdieu) car le savant construit son savoir pour un lieu particulier.

Pourquoi l'école publique et l'État ont-ils cette obligation ?

Instruire ou éduquer ?

Dans le premier discours sur l'instruction publique, Condorcet énonce une question : pourquoi l'État doit se limiter à l'instruction et ne pas prendre en charge l'éducation ? L'éducation englobe tout

¹ Enseignant en Lettres classiques, il s'était spécialisé dans le paléochristianisme. Il travaille actuellement sur ce qu'est et comment se constitue la matière en tant que discipline. Il recherche et enseigne également en quoi on est dans le modèle archétypal chrétien (même si on est sorti du christianisme, on n'est pas sorti de la christianité).

² Maurice Sachot a souligné qu'il ne partageait pas tout les points de vue de Jean-Paul Wilhem.

or l'État doit se limiter à l'instruction car la puissance publique ne sait pas où est la Vérité (le Vrai et le Bien).

État, nation, République et patrie sont quatre expressions désignant la même entité, mais dans une hiérarchie différente. Dans certains pays, la patrie commande à l'État qui commande un régime politique, qui lui-même domine une nation ; cela pose la question de l'appartenance (par exemple, les États-Unis). L'État est donc la forme administrative et la forme légale. Dans le système français, la République est, dans le construit théorique français, les citoyens eux-mêmes ; ces citoyens en assemblée se donnent des institutions, d'où la nécessité de l'instruction publique. Avec la République, il n'y a aucune autorité qui impose un savoir car la République ne sait pas où sont le Vrai et le Bien (c'est ce qui explique l'apparition du mot « discipline » pour « matière scolaire » en 1892 dans le secondaire).

Le sujet épistémique

Dans l'antiquité grecque, savants et philosophes ont mis en place la notion du « je » épistémique. Ce dernier a disparu en Occident avec l'apparition du christianisme parce que dieu est devenu le seul sujet épistémique.

Il ne réapparaît qu'au XIII^e siècle avec l'apparition de la théologie de la science. Par exemple, Saint Thomas d'Aquin va définir le christianisme en utilisant des catégories aristotéliennes. Le sujet épistémique a une valeur discursive. Par exemple, l'utilisation du « nous » dans un mémoire est indispensable du fait que ce que « je » dit ne peut être que partagé par les lecteurs.

Le troisième moment où le sujet épistémique revient correspond à l'apparition du protestantisme : Luther rejette l'institution catholique et met ainsi en avant le sujet épistémique. La révolution protestante est religieuse. Avec la Révolution française, qui est politique, l'institution, l'État ne peuvent pas détenteur du Vrai.

Quel traitement faire d'un texte d'origine religieuse ?

La logique qui préside à l'élaboration des manuels est le « concordisme » : on veut faire concorder des événements à des dates et à des lieux. Par exemple, on retrouve souvent dans les manuels d'Histoire le parcours d'Abraham. C'est une erreur ! Il faut situer le discours dans le moment où il a été fait. Le travail de décryptage d'un texte consiste à montrer qu'il a été créé dans certaines circonstances, qu'il a eu un certain usage puis d'autres usages ultérieurs. Par exemple, quand elle a été écrite, la mythologie grecque ne dit pas ce qui s'est passé mais ce qui se passe dans la société grecque.

On ne doit pas créer une entité qui serait « le religieux ». Il ne faut pas substantialiser ce qui ne l'est pas. Ce n'est pas parce que le religieux intervient dans la vie des hommes que le monde est religieux, sinon celui qui est areligieux n'existerait pas. L'homme n'est pas un « homo religiosus », contrairement à ce qu'a pu affirmé Philippe Joutard lors du colloque de Besançon en 1991.³ Il faut faire attention à la catégorisation et ne pas faire du « religieux » ou du « fait religieux » une entité. Si j'essentialise, je me mets dans l'incapacité d'expliquer. Les catégorisations permettent de dénommer et on utilise en général des mots latins ; mais quand on veut expliquer, on utilise des mots grecs. On va chercher d'autres mots que ceux du langage courant pour éviter la monosémie. Si on catégorise, on réduit le fait religieux à la religion et on oublie ensuite d'autres aspects comme la laïcité ou la sécularisation qui sont pourtant des aspects du fait religieux.

3 Cf. *Éducation et Pédagogies* N°7, « Laïcité : le sens d'un idéal », septembre 1990 : « La conclusion serait qu'on ne peut évacuer le religieux de la réalité culturelle ».

Les origines du christianisme

À partir de l'Évangile de Saint Luc 4,25, on peut expliquer la naissance du christianisme alors que si on prend le texte de la Résurrection, on n'explique rien, si bien que le choix des textes est déterminant.

Le néolibéralisme à l'image du christianisme

Le néolibéralisme se donne au monde comme le christianisme s'est donné au monde au III^e siècle. Toutefois, le christianisme s'est présenté comme idéologie et est de ce fait critiquable alors que le néolibéralisme se présente comme non-idéologie donc non-critiquable : il reprend les fondements du christianisme mais se présente en état achevé. Donc toutes les valeurs n'ont plus d'existence (comme le travail) ; seul le capital est une valeur. Tout le reste est laissé à d'autres, notamment le religieux. Ainsi, en communautés différentes, les inimitiés sont plus importantes ce qui est plus intéressant pour le néolibéralisme car la guerre rapporte plus que la paix.

De supertitio à religio

Il y a trois périodes fondatrices du christianisme. La première apparaît en milieu sémitique avec Jésus de Nazareth qui prétend apporter la parole vraie du judaïsme. La deuxième, dans l'espace hellénistique, développe l'idée d'une philosophie vraie. La troisième, dans l'espace latin, est la plus importante : Tertullien, en 197, fait du christianisme une religion instituée en la faisant passer de l'état de *supertitio* à l'état de *religio*. Cela va amener à la sécularisation. Si on définit le mot religion comme venant de *religio* et *religare* (« relier ») comme étant ce qui relie les hommes entre eux, on s'interdit le droit d'aborder le domaine politique, car si seule la religion relie les hommes entre eux on s'interdit de connaître le rôle du politique.

Les origines du christianisme sont diverses. En classe, il ne faut donc pas partir de la naissance de Jésus mais remonter dans le temps depuis nous. Si on s'intéresse à la relation entre le mot « religion » (*religio*) et la religion chrétienne, on s'intéressera à l'année 1215 ; en effet, cette année-là est rédigé l'acte d'achèvement de la Chrétienté au concile de Latran IV, est rédigée la Charte de l'Université de Paris et, autour de cette date, naissent de nouveaux ordres religieux (dominicains, franciscains, etc.). 1215 est un événement du phénomène « christianisme » en tant que *religio*.

Tertullien de l'Apologétique utilise pour la première fois le terme *religio* pour le christianisme. Jusqu'alors, dans le monde latin, le christianisme est désigné par *supertitio* (Cf. Pline, Suetone, etc.). Dans la latinité, il y a deux visions, deux traditions : ceux pour qui *religio* est équivalent à *supertitio* (par exemple, Lucrèce) ; ceux pour qui *religio* se distingue nettement de *supertitio*. Pour ces derniers, on peut citer par exemple Cicéron qui affirme que la religion différencie les Romains des autres civilisations, de la civilisation grecque notamment. Pour Cicéron, chaque État a sa religion ; elle est légitime. Si un État perd sa liberté, en devenant une colonie romaine notamment, il n'a plus de *religio*. Pour qualifier ce qui reste (les restes de pratiques religieuses), les Romains, qui sont avant tout des juristes, utilisent le terme de *supertitio* (qui signifie littéralement « capacité de dire ce qu'il s'est passé »), c'est-à-dire ce qui reste mais qui est illégitime ; le *supertitio* est donc la survivance d'un *religio* devenu illégitime.

D'où vient le mot *religio* ? Le terme *religio* ne vient pas de *religare* mais de *religere* qui signifie « recueillir », c'est-à-dire le moment qui précède un choix. Il renvoie à une attitude personnelle. Comment ce terme en est-il arrivé à représenter l'ensemble des rites ? La recherche est maigre sur le sujet. Il existe toutefois deux propositions. Selon la première, les Romains sont des juristes et ont besoin de classifications. Se distinguent donc *religio ligita* (légale) et *religio iligita* qui devient *supertitio*. Ainsi il y a deux sens au mot *religio* : un sens positif où *religio* est associé au politique et un sens négatif où *religio* est illégal et sans influence politique.

D'où vient le mot *supertitio* ? En grec, il n'y a d'équivalent à *religio* or le principe les intéresse aussi. Ils n'ont pas de terme désignant la religion. Par exemple, en grec, les mots « sacré » et « profane » n'existent pas. Ils ont une expression qui désigne le non-fondement épistémologique d'une

croyance : *deisi daïmonia*. Par cette expression, ils se demandent si c'est vrai ou si ce n'est pas vrai.

Supertitio prend avec Cicéron ce sens épistémique plus le sens institutionnel (croyance non-institutionnelle). Les juifs en Judée font accepter aux Romains la pratique de leur culte au nom d'une tradition remontant aux Perses. Les Romains reconnaissent le *religio* des juifs. Mais après 70 il n'y a plus de *religio iudaica* car il n'y a plus de place politique pour les juifs (diaspora). Les chrétiens ne peuvent donc pas constituer un *religio* puisqu'il s'agit d'une branche du judaïsme ; le christianisme devient *supertitio*.

Tertullien désigne d'abord le christianisme sous le terme de *secta* qui ne signifie pas « secte » mais qui correspond au grec *hairisis* (qui signifie littéralement « celui qui suit ») qui a été traduit en latin. Il abandonne donc ce terme. Il montre que les Romains ont accordé le terme *religio* aux Juifs. En accordant le terme *religio* aux chrétiens, il investit le christianisme de toute la philosophie de la religion antique. Cela lui permet d'affirmer que le christianisme est « la vraie religion (*vera religio*) du vrai dieu », la seule qui a fondement théologique et fondement légitime. Or, pour les Romains, il ne peut pas y avoir de vraie religion, ni de vrai dieu. Ce discours passe inaperçu chez les Romains car il paraît complètement aberrant, sans aucun sens (comme si quelqu'un disait aujourd'hui que l'Église catholique est le modèle parfait de la démocratie). Toutefois, l'idée va être reprise et, au IV^e siècle, l'entité chrétienne va se définir comme *civitas* et donc *religio* romain va devenir *supertitio* et *supertitio* chrétien va devenir *religio*. D'appeler le phénomène chrétien *religio* a institutionnalisé le phénomène et l'Église, institution, s'est organisée sur le modèle administratif et juridique (par exemple, le diocèse est très semblable à la préfecture romaine).

Le christianisme, une philosophie grecque ?

Les Évangiles ne peuvent devenir des textes fondateurs que parce qu'ils ont été désignés en tant que tels par les institués chrétiens. L'institué se donne, avec des textes conciliaires, des vérités décrétées. L'institution, qui se réunit en concile, décrète des vérités. *Dogmata* signifie « vérité décrétée ». Le christianisme s'installe dans la cité mais ne remplace pas la cité. La *religio cristiana* s'établit comme un institué indépendant qui calque son modèle sur la Cité (alors que la *religio romana* était liée à la Cité). Le rapport entre l'Église et le monde n'est pas un rapport entre sacré et profane. Cette catégorie sacré/profane se retrouve dépassé.

Tertullien se convertit 197. À ce moment-là, le christianisme se comprenait dans l'espace du judaïsme hellénistique (de la diaspora) où la Bible tenait lieu de droit (le droit romain n'était utilisé que si le droit local était inefficace). Dans la diaspora hellénistique, la Torah (il s'agit du Pentateuque) est lue en grec (l'hébreu est ignoré) à la synagogue. Dans cette organisation juive se développe le christianisme (et comme les chrétiens utiliseront la synagogue un autre jour que les juifs, ils choisiront le dimanche comme jour de prière). Les juifs, qui parlent grec, s'identifient dans la culture dans laquelle ils sont. Or, pour les Grecs, il n'y a plus de politique et donc de philosophie politique ; désormais, la philosophie politique de direction de la Cité s'applique à soi-même. Les juifs essaient de se penser par rapport aux Grecs. Le texte de Macabé permet aux Juifs de se définir une identité culturelle.⁴ La philosophie grecque va être instrumentalisée : le juif détient la Vérité révélée alors que le philosophe ne trouve jamais la vérité sur les questions fondamentales. Ainsi, pour les juifs, la philosophie grecque est une mine dans laquelle piocher pour éclairer la vérité dans la Bible. Se développe alors la supériorité du *iudaïsmos* sur le *hellenismos*. Le phénomène chrétien s'est compris de façon analogique. Les chrétiens sont d'abord dans une logique de conversion des juifs donc ils conforment au modèle juif d'un point de vue institutionnel. Comme ils sont présents pendant le débat entre juifs, les chrétiens disent qu'ils sont les seuls ; ils s'affirment, ils se pensent comme philosophie révélée, la vraie philosophie. La phrase de Tertullien de « vraie religion du vrai dieu » doit se comprendre dans le cadre de la philosophie grecque de la vraie philosophie. Il y a une véritable bataille philosophique et on va chercher des arguments dans les quatre principales écoles de philosophie juives (les autres écoles qui ne répondront pas au dogme, plus tard, seront qualifiées

4 Deux textes de la fin du II^e siècle portent sur le biculturalisme juif-grec : *hellenismos* II, *Macabé* 4,13 et *iudaïsmos* 2,21 ; 14,38.

d'écoles gnostiques). Dans ce contexte sont écrits les Évangiles avec des traces de textes antérieurs (qui parfois peuvent gêner). La population s'engage dans ce débat philosophique car les débats sont ouverts, sont publics. Le discours d'un orateur est considéré comme un véritable opéra.

Le phénomène chrétien se définit comme philosophie qui met caduque toutes les autres philosophies. Le mouvement chrétien grec est originaire, est contemporain du mouvement chrétien palestinien, dès la mort de Jésus. À Jérusalem, on parle grec (surtout parce que c'est la langue des affaires). Des juifs grecs sont présents à Jérusalem au moment de la Pâque. Ils ne reconnaissent pas Jésus comme le Messie mais comme le Juste sacrifié par les siens. Il y a une communauté de disciples pensant en araméen qui se convertit. Jésus fréquente les Pharisiens qui sont très instruits ; il est lui-même très instruit et connaît le grec. Le « charpentier » signifie que c'est un sage, quelqu'un de très instruit qu'on allait chercher pour régler des problèmes, mais ce n'était en aucun cas un ouvrier ou un travailleur manuel. Jésus de Nazareth veut fonder un renouveau : il construit son message sur la fin d'un temps, sur le concept de l'« achèvement », de l'« accomplissement ».

Bibliographie indicative

- Schmuël Trigano, *Qu'est-ce que la religion ?*, Champ Flammarion, février 2004.
- *Religions et modernité*, « Les Actes de la Desco », 2004.
- *L'enseignement du fait religieux*, « Les Actes de la Desco », 2001.
- Maurice Sachot, *L'invention du Christ. Genèse d'une religion*, Odile Jacob, 1999.
- Maurice Sachot, « Origine et trajectoire d'un mot : religion » (article consultable sur le site de l'Université de Lyon 3 : <http://www.univ-lyon3.fr/screcherche/prog/sachot.pdf>).
- Rapport Bancel, « Les conditions de travail et de vie des enseignants au lycée », 1999 (<http://www.education.gouv.fr/rapport/bancel/default.htm>).